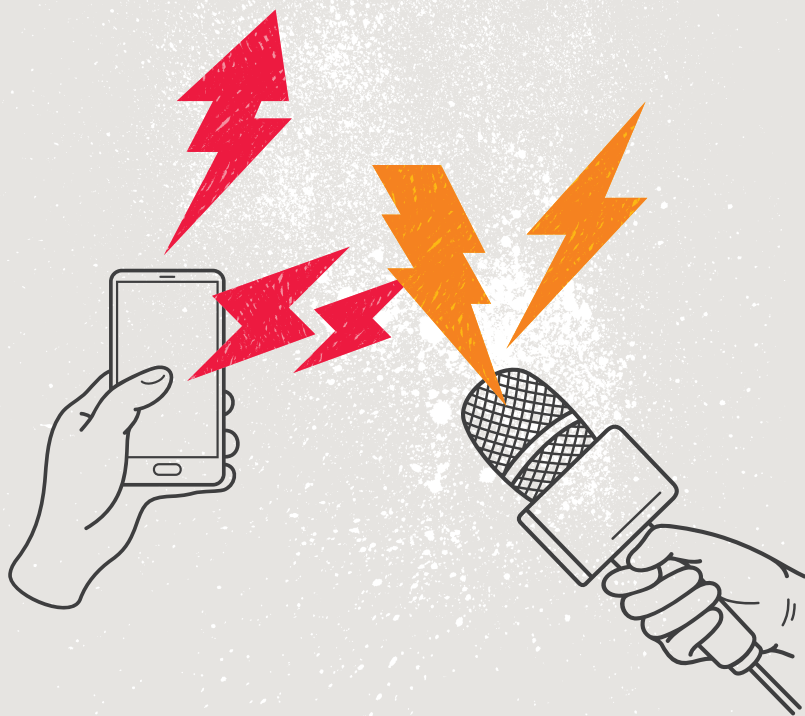


Marie-France Bazzo  
**NOUS MÉRITONS  
MIEUX**

Repenser les médias au Québec



Essai



Boréal

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Nous méritons  
mieux



Marie-France Bazzo

# Nous méritons mieux

Repenser les médias au Québec

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2020  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2020  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Interforum

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et de Bibliothèque et Archives Canada*

Titre : Nous méritons mieux : repenser les médias au Québec / Marie-France  
Bazzo.

Noms : Bazzo, Marie-France, auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200088203 | Canadiana  
(livre numérique) 20200088211 | ISBN 9782764626504 | ISBN 9782764636503  
(PDF) | ISBN 9782764646502 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Médias—Québec (Province) | RVM : Québec  
(Province)—Vie intellectuelle—21<sup>e</sup> siècle.

Classification : LCC P92.C3 B39 2020 | CDD 302.2309714—dc23

## Avant-propos

Lorsque je parle des médias, c'est non seulement avec la passion de quelqu'un qui en a fait son métier et une grande partie de sa vie, mais aussi avec une certaine distance : celle de la sociologue que je suis. Mais si je veux être tout à fait honnête avec toi, lecteur, je dois faire ce que je déteste le plus au monde et te raconter une histoire intime et personnelle.

Un vendredi d'avril 2015, à 9 h 5, la directrice de la radio m'annonce que je quitte la matinale de la Première Chaîne, que je devais animer le vendredi suivant, et qu'elle met un terme à mon contrat à la barre de *C'est pas trop tôt*. Sans explications. (Je n'en aurai d'ailleurs jamais. Je suis condamnée aux suppositions.) Net frette sec. J'étais depuis deux ans la première femme à animer ce prestigieux show à la radio publique à Montréal. J'aimais ce travail exi-

geant. Mes cotes d'écoute étaient bonnes, l'équipe formidable, et la réponse des auditeurs enthousiaste. Il n'y avait aucune raison objective.

Stupeur.

L'impression que le sang se retire de mon corps. Je n'ai pas de larmes, pas encore de colère. Que le plancher qui se dérobe sous mes pieds. Une incompréhension totale. Un train vient de me frapper. Les semaines, les mois qui ont suivi, j'ai eu mal, j'ai eu honte, je ne sais même pas de quoi. Un vide, une éviction, une douleur vive, encore aujourd'hui. Longtemps, j'éviterais d'en parler même à mes proches, ou même d'y penser, c'était trop douloureux.

Lorsqu'un choc, une injustice de cette nature nous fracasse, on se demande à qui profite la situation. On suppose plein de choses. On en vient presque à perdre le goût de son métier adoré. Ça m'aura pris du temps, des mois, des années, mais j'ai fini par trouver la paix. J'ai pris de la distance par rapport aux médias. Je me suis sérieusement mise à réfléchir sur la pratique du métier, sur le pouvoir qu'on y exerce, sur la fascination que suscitent les médias, sur la méfiance et le désenchantement croissants à leur égard. À accumuler les réflexions. Puis, l'an dernier, j'ai fait un pas de côté, volontaire celui-là. J'ai choisi de me donner le luxe du temps de l'écriture, du silence radio. Car ce choc frontal avec l'arbitraire m'a menée à ce constat précieux et inouï : je ne dois rien



à personne. Je porterai toujours cette mémoire blessée, mais je n'en serai pas la victime. Je possède désormais la liberté de parler de ce que je vois et comprends, de ce que je souhaite pour rendre les médias meilleurs. Ce que je fais ici.

Ma liberté de parole aura été chèrement acquise. Je n'en pense pas moins, mais je vais bien. Alors, autant rêver mieux.



## La *game* a changé

Voici un livre qui n'enrichira pas ma banque d'amis dans le « milieu ». Je vais parler de ce que je connais, le monde de la radio, de la télévision, des médias en général, et de leur place dans la société québécoise.

L'écriture de cet essai a débuté, pressante, dans l'*ancien monde*, en 2019, avant la pandémie qui a rebrassé les cartes de plusieurs aspects de nos vies. Ce propos émane d'une intuition de départ, de quelque chose que je voyais autour de moi, qui est largement documenté et que je ressentais au plus profond de mon être. C'est l'idée que les médias québécois sont en crise d'identité, que cette crise, structurelle en partie, frappe comme ailleurs sur la planète, mais qu'elle frappe peut-être plus fort que dans d'autres pays. Il y a la crise du financement, de la perte d'auditoire et de

lectorat, donc, mais aussi une crise de confiance envers les médias, quelque chose comme un désamour qui s'est insinué et qui s'approfondit entre les médias et la société québécoise. J'avais envie de comprendre, de creuser, d'illustrer cette « patente » et d'en témoigner.

Puis est survenue la pandémie. Les médias, partout, ont fait ce qu'ils font de mieux : informer, montrer. Ils l'ont fait au Québec comme ailleurs, avec enthousiasme et professionnalisme, relayant les messages gouvernementaux de prudence et de distanciation. Avec peut-être trop peu de sens critique les premières semaines : devant la science et l'adversité, ils se sont faits modestes. Mais rapidement, les journalistes ont retrouvé leur instinct et ont rempli leur rôle, celui d'être la mouche du coche, de poser des questions, surtout en l'absence de travaux parlementaires, jusqu'à indisposer une partie de la population qui semblait très attachée à l'image paternelle de François Legault et de son gouvernement. Pourtant, il se passait quelque chose, tout ce temps-là, dans les marges du journalisme officiel : par des initiatives personnelles en balado, sur IGTV, dans des textes de blogs, des paroles plus libres, plus mordantes ou plus créatives ont vu le jour, à profusion. Des voix discordantes, ou nouvelles, se faisaient entendre et voir. Dieu sait ce qu'il adviendra de toute cette créativité. Ce que ça me dit, c'est que les médias sont trop rigides, trop

conventionnels et corsetés pour ce flot qui bouillonne. Ils sont de plus en plus dépassés et vilipendés par différents groupes militants de la société civile, en partie déconnectés, inadéquats pour saisir le monde complexe et pluriel dans lequel nous vivons. Bien qu'ils soient un outil important et nécessaire, ils sont en train de perdre pied. Le lien qui les rattache à leur société s'effiloche. Les médias vivent une crise intime. Nous, citoyens (et je m'inclus dans ce *nous*), sommes dubitatifs, insatisfaits, soupçonneux, souvent las de leur bruit incessant et répétitif. Moi, productrice et animatrice de ces médias, partie prenante, je suis de plus en plus fâchée des comportements de mon milieu, déçue, impuissante devant ce qui est et ce qui pourrait être. La crise de société attribuable à la pandémie puis les manifestations et les tensions raciales à la suite de la mort de George Floyd aux États-Unis ont révélé et accéléré ce qui clochait déjà dans le monde des médias et dans notre relation à ces derniers. Elles viennent confirmer des choses que je pressentais et me donnent encore plus envie d'écrire cet essai.

Les médias sont mon terrain de jeu depuis toujours. Or, ces dernières années, ce terrain semble se rétrécir, des miradors s'érigent, des camps se dessinent. Il y a mésinformation, désinformation, guerre des tranchées, abondance de babillage et raréfaction

du travail de fond. Tout le monde est à même de le constater, qu'on soit du milieu des médias ou spectateur, ou un peu des deux. Quelque chose a réellement changé, dirait le désormais légendaire personnage de Paula, interprété par France Castel dans la série *Les Jeunes Loups*, du visionnaire (!) Réjean Tremblay, consacrée au monde du journalisme...

Oui, la *game* a changé et elle est pas mal moins ludique. Une liberté de dire s'est perdue. Celle de réfléchir, de critiquer, de parler vrai, n'en déplaît à certains commentateurs qui confondent le *parler-fort* et le *parler-vrai*. Il faut avoir les moyens de sa liberté. Il faut en assumer les conséquences, si on la pratique. Pour des raisons que j'explique dans cet essai, j'ai décidé de m'offrir ici cette liberté. En réfléchissant aux premières émissions que j'ai animées à la radio avec Pierre Bourgault à la fin des années 1980, j'ai mesuré l'espace de liberté qui était le nôtre et à quel point il s'était rétréci, malgré une parole publique beaucoup plus déliée et démocratisée aujourd'hui. À l'époque, nous pouvions parler, avec des mots crus que la rectitude politique actuelle interdit, de sujets qu'on aborde de nos jours avec mille précautions, comme la notion de genre, la sexualité, pour le meilleur et pour le pire. Ce rétrécissement de l'espace qui se révèle dans les médias advient aussi dans l'ensemble de la société québécoise. Comment cela est-il arrivé? Qu'est-ce qui a changé, subtilement? Pour-

quoi? Vers quoi nous dirigeons-nous? Voilà ce qui me travaille.

Mon regard est celui de quelqu'un qui a fait toute sa carrière dans les médias, comme chroniqueuse, animatrice, productrice, à l'écrit, à la radio et à la télévision, mais (et) qui a toujours trouvé ce filtre de compréhension et d'interprétation du monde très particulier, celui de privilégiés, assez homogènes sur les plans démographique et social, et qui possèdent un certain pouvoir. Les médias ont leurs biais, tous! Ils ont leur logique interne, leur finalité propre. Ils offrent une tribune extraordinaire pour observer le monde, pour tenter d'agir sur lui, mais ils ont aussi leurs limites. Il arrive même qu'ils vous dévorent. Écrire sur eux exige un pas de recul. Exige de s'extraire du bruit pour mieux réfléchir.

Je me suis mirée longtemps dans les médias; je m'y mire encore. C'est une drogue dure dont il est très difficile de se sevrer. Elle apporte aux plus privilégiés notoriété, stimulation intellectuelle et sécurité financière, amitiés prestigieuses et liens intéressants. Mais c'est aussi une paresse, un sauf-conduit pour le *statu quo*. Ça peut être un renoncement progressif et très douillet à faire avancer des idées en lesquelles on croyait et qui deviennent peu à peu dangereuses pour soi-même et son confort. J'ai envie d'explorer ce champ complexe. Envie de voir derrière l'image comment les médias engourdissent *et* s'engourdissent.

Alors qu'ils auraient tout pour nous allumer, nous mettre en lien, faire de nos sociétés des endroits meilleurs et plus ouverts.

Mon but, dans ces pages, est de réaffirmer que les médias, de l'information au divertissement, toutes plateformes confondues, pourraient et devraient être meilleurs. En grande partie, directement ou indirectement, par le biais de nos impôts, de nos dons de plus en plus sollicités, de crédits d'impôt et de subventions, qu'ils appartiennent à des intérêts privés ou qu'ils soient publics, nous payons tous pour garantir leur existence. Ne serait-ce que pour cela, ils devraient nous représenter, nous élever, s'intéresser à nous dans toute la diversité de nos provenances, expériences, envies et aspirations. Nous espérons mieux, nettement mieux, car les médias incarnent un pouvoir qu'on a longtemps appelé le quatrième, qui ferait contrepoids aux autres, particulièrement au pouvoir politique. Aujourd'hui, ils exercent discrètement cette fonction, voire à temps très partiel, et deviennent des machines à fabriquer du consensus, à propulser des idéologies. Cela n'appartient pas qu'à nous, lecteurs, auditeurs, téléspectateurs, producteurs de contenu. Il faut que, dans les postes de décision, au sommet de la pyramide des pouvoirs médiatiques, une volonté voie le jour. Il en est des médias comme de l'environnement. Nous devrions vivre dans un environnement plus sain, mais nous avons beau



poser des gestes individuels et espérer, si des décisions ne sont pas prises aux plus hauts niveaux politiques et économiques, rien ne bouge. De la même façon, nous pouvons bien écrire des lettres ouvertes, éteindre la télé, nous désabonner d'un journal pour en acheter un autre ou tenter de proposer des shows différents, ultimement, les vrais changements, ceux qui comptent et qui transforment l'écosystème, viennent d'en haut, bien sûr propulsés par nos voix, mais d'en haut quand même. Le monde médiatique devrait être plus préoccupé par le bien commun, j'y crois profondément et je l'espère, et j'essaierai de montrer ici comment il peut le faire.

Je pense avoir toujours exercé ce métier – ces métiers – avec passion pour tenter de rassasier mon inlassable curiosité, pour pouvoir poser mes questions à ceux qui possèdent des fragments de réponse, aussi pour me mettre un peu en avant : on ne se cachera pas que l'animation exige de gros ego et les flatte. menteurs sont ceux qui prétendent le contraire ! Mais aussi parce que je crois qu'une société se construit par la parole, la discussion, le dialogue. Que les idées doivent constamment irriguer le débat social, le nourrir. Que nous devons entendre toutes les paroles, toutes les voix, y compris celles qui nous dérangent, qui sont plus complexes ou plus difficiles à assimiler, pour nous bâtir, individuellement et collectivement, pour enrichir la pensée, pour devenir de

meilleurs individus et de meilleurs citoyens et, ce faisant, construire une meilleure société. De *Plaisirs* avec Pierre Bourgault à *Indicatif présent* pendant onze ans et à *BazzoTV* pendant dix ans, ç'a toujours été mon but, mon projet, mon plaisir et mon devoir social.

C'est ma posture intellectuelle, exigeante parce qu'elle m'oblige à de perpétuelles remises en question, mais en même temps, féconde et riche de satisfactions parce qu'elle me pousse à l'exploration, à l'innovation, à la rencontre d'autres points de vue et de savoir-faire différents des miens. C'est une posture souvent inconfortable, qui m'a valu parfois des difficultés avec mes directions, des animosités avec des collègues, mais c'est la mienne. J'ai eu, avec cet essai, envie de m'offrir cette liberté à nouveau, de la retrouver. Il serait faux de dire que j'en ai manqué à la radio ou à la télévision. J'ai toujours travaillé à pousser les murs à la mesure de mes capacités, mais je constate que le corridor s'est rétréci ces dernières années.

Il faut être de plus en plus souple sur ses principes pour survivre dans les médias. On a beau parler abondamment d'eux en ce moment, de leurs pratiques, de leurs transformations, de leurs défis, de leur crise amplifiée par la pandémie et la crise économique, obligeant beaucoup de journalistes à subir des diminutions de salaire dans l'industrie privée, voire des mises à pied brutales, je perçois un grand silence

sur le fond de l'affaire. Peut-être parce qu'on aime bien voir les raisons de cette crise comme *extérieures* : ce serait la faute de la publicité qui migre vers les plateformes numériques, la faute du coronavirus qui brime l'envie de consommation, donc de publicité, donc de revenus, donc d'emplois. Ce serait la faute des GAFAM... Certes, il y a indubitablement les faits. Oui mais, si la crise des médias était aussi due à un problème grandissant de *pertinence*? Font-ils encore la *job*? Pourquoi sont-ils si peu aptes à saisir ce qui se passe? Je soupçonne une rupture avec le public, de plus en plus profonde, dont je parlerai plus loin.

Ce sera donc un essai sur l'air du temps médiatique et aussi sur l'air du temps tout court. Il sera nourri par mes années d'expérience dans les médias québécois, teinté par ma formation sociologique ou, à tout le moins, par mon regard sociologique; voilà qui serait plus juste. Non, ce ne sera pas un livre de souvenirs. On s'en c\*\*\*\*, des souvenirs, ça n'intéresse que la personne qui les raconte, et encore! Si le passé professionnel sera évoqué parfois, ce sera pour mesurer une situation actuelle à l'aune de l'expérience. Non, ce ne sera pas non plus un livre de règlements de comptes ni un ouvrage méthodique et exhaustif. Il restera des angles à couvrir, des thèmes à fouiller. Il n'y aura pas de références à des ouvrages savants. C'est résolument un objet très personnel, qui me ressemble, écrit avec sincérité, avec une certaine

urgence. Il parlera donc des médias, mais aussi beaucoup de la société québécoise. Cette société épatante, résiliente, traversée de contradictions, inquiète, en plein brassage identitaire, écartelée entre son désir d'audace, de modernité, et sa crainte de disparaître. Créative, mais souvent épuisée dès le matin, pleine d'interrogations sur sa façon d'apparaître au monde, d'exprimer sa voix minoritaire, mais fraîche et originale, dans une chorale mondialisée qui sonne partout pareil. En effet, cette originalité québécoise apparaît aussi dans nos médias, dans notre façon de les utiliser, de les consommer. Ils sont le miroir déformant de notre apparence collective qui nous préoccupe tant depuis toujours. Nous nous projetons, nous nous contemplons dans nos médias. Nous y développons notre manière distincte d'habiter le monde par un ton, des voix originales, un star-système bien à nous. C'est pourquoi je parlerai des médias, mais aussi beaucoup, comme je l'ai dit, de la société québécoise.

Les médias sont à la fois juge et partie. Ils font partie de la réalité qu'ils veulent expliquer. Ils sont une opportunité, et un obstacle. Ils devraient – et souvent y réussissent – nous aider à y voir plus clair dans les enjeux qui agitent le monde. Ils le font, ils nous forgent, nous inscrivent dans ce monde en changement, mais ils accélèrent le rythme du monde et remplacent la réflexion personnelle, le libre arbitre.

C'est particulièrement visible, à la fois dans les médias traditionnels et sur les réseaux sociaux, en ce qui concerne l'information, qui a désormais la part congrue. Elle s'aplatit devant l'opinion instantanée. C'est formidable que chacun puisse s'exprimer spontanément... mais pas tant que ça ! Oui, il y a des pays où on se damnerait pour pouvoir le faire, mais ici on cherche encore les opinions originales et les voix uniques dans le flux incessant des *tweets*, des statuts Facebook, des chroniques radio et des commentaires que déversent la télé et les autres.

Je prends donc ici un pas de recul. Je tenterai de dire pourquoi et comment, à mon avis, les médias sont devenus si prévisibles, non seulement sur le plan de la production journalistique, mais aussi sur celui de la production culturelle, à défaut de trouver un meilleur mot ; pourquoi ils sont peut-être le fruit de notre indécision, pourquoi ils ont renoncé à nous élever un tant soit peu collectivement, à jouer une partie du rôle qui pourrait être le leur. Au fait, quel rôle voulons-nous leur voir jouer, aujourd'hui, dans notre société si atypique ? Je veux décrire la sensation que j'ai d'avoir les pieds sur deux plaques tectoniques, celle des médias et celle de la société, qui bougent dans des directions opposées. Je parlerai au « je », mais aussi au « nous ». Je suis profondément ancrée dans ma société et je regarde aussi les médias comme consommatrice, utilisatrice. J'appartiens

viscéralement à une société dont je ne puis ni ne veux m'extraire.

Bien consciente qu'on marche toujours sur des œufs quand on parle des médias et qu'on en fait partie, qu'on s'exprime sur une société qu'on aime d'amour, j'essaierai ici d'être libre. Libre de penser, de douter. D'apporter ma pierre de réflexion à l'édifice. Je le dois bien à Pierre Bourgault, mon mentor...


## Table des matières


Avant-propos	7
La <i>game</i> a changé	11
Là d'où je parle	23
La soupe et les ingrédients	39
Le niveau baisse-t-il ?	55
Jeunisme et pureté	61
Trop d'opinions, pas assez de débats	73
La place de l'humour dans les médias québécois	83
La machine des réseaux sociaux	95
La dictature des A	125
<b>Checklist 1 : ce que ça prend en 2020 pour faire carrière dans les médias</b>	133
Désamour	137

#LesGens	153
Les nouvelles lignes de fracture et la bien-pensance médiatique	159
<b>Checklist 2: dix mots pour parler la langue des médias québécois en 2020</b>	177
Le présent impératif	183
Les médias sans territoire	191
Profession de foi	203
<b>Checklist 3: choses à faire si j'étais directrice de programmation d'une chaîne publique</b>	209



## CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal remercient le gouvernement  
du Canada pour son soutien financier.  
Canada 

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide  
aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC  
et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres du gouvernement du Québec.  
Québec 

L'intérieur de ce livre a été imprimé sur du papier  
100 % postconsommation, traité sans chlore, certifié ÉcoLogo  
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2020  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN  
À GATINEAU (QUÉBEC).



# NOUS MÉRITONS MIEUX

Repenser les médias au Québec

Marie-France Bazzo

Les médias sont mon terrain de jeu depuis toujours. Or, ces dernières années, ce terrain semble se rétrécir, des miradors s'érigent, des camps se dessinent. Il y a mésinformation, désinformation, guerre de tranchées, abondance de babillage et raréfaction du travail de fond. Oui, la *game* a changé et elle est pas mal moins ludique. Une liberté de dire s'est perdue. Celle de réfléchir, de critiquer. J'ai décidé de m'offrir ici cette liberté.

Mon but, dans ces pages, est de réaffirmer que les médias, de l'information au divertissement, toutes plateformes confondues, pourraient et devraient être meilleurs. Les médias incarnent un pouvoir qu'on a longtemps appelé le quatrième, qui ferait contrepoids aux autres, particulièrement au pouvoir politique. Aujourd'hui, ils exercent discrètement cette fonction, voire à temps très partiel, et deviennent des machines à fabriquer du consensus, à propulser des idéologies.

Il en est des médias comme de l'environnement. Les vrais changements, ceux qui comptent et qui transforment l'écosystème, viennent d'en haut, bien sûr portés par nos voix, mais d'en haut quand même. Le monde médiatique devrait être plus préoccupé par le bien commun, j'y crois profondément, et j'essaierai de montrer ici comment il peut le faire.

Marie-France Bazzo